Le médicament et la confiture

Amirouche Moktefi

Ragnar Nurkse, Department of Innovation and Governance, Tallinn University of Technology, Estonie, Archives Henri-Poincaré – Philosophie et Recherches sur les Sciences et les Technologies, Université de Lorraine / Université de Strasbourg, France

Avec « La popularisation de la science comme autobiographie de la science » (1993), Baudouin Jurdant nous offre un joli texte à tiroirs. Afin d'en apprécier le contenu, commençons par énoncer quelques banalités. Les scientifiques écrivent et lisent. En cela, leur travail inclut une activité littéraire. Ceci est plus évident encore lorsque les scientifiques s'engagent dans des activités de vulgarisation à travers des écrits destinés à un large public. Il est dès lors naturel de s'interroger sur la nature et la spécificité du texte de vulgarisation scientifique considéré comme *genre* littéraire. Pour y répondre, il faut d'abord lever une ambiguïté. En effet, le terme 'littérature' est trop souvent, indûment, entendu comme dénotant les textes de fiction seuls. Précisons donc, préalablement, que la reconnaissance d'une littérature scientifique ne fait pas du texte scientifique une fiction littéraire. Par ailleurs, il faut bien garder à l'esprit que la communication scientifique, tout comme la fiction, ne se limite pas à la forme écrite.

La vulgarisation scientifique est bien souvent présentée comme une activité à caractère altruiste grâce à laquelle les scientifiques, ou des intermédiaires informés (médiateurs, journalistes), partagent les récentes découvertes scientifiques auprès du large public qui les ignoraient jusque-là. Mais cela n'est pas toujours sans difficulté. Le philosophe Charles S. Peirce a affirmé que le monde hait le raisonnement juste comme un enfant hait le médicament (Pietarinen & Bellucci, 2016, p. 265). Pourtant, le monde a besoin du raisonnement comme un enfant a, parfois, besoin d'un médicament. Dès lors, le vulgarisateur se sent investi d'un devoir, celui de nourrir sainement l'esprit mal nourri. Mais comment faire avaler un médicament à un enfant récalcitrant ? Le mathématicien Charles L. Dodgson, alias Lewis Carroll, disait dissimuler le médicament sous la confiture, recette qu'il avait utilisée dans ses travaux pour vulgariser les mathématiques et la logique dissimulées sous des habits littéraires (Moktefi, 2015).

Carroll connut peu de succès en tant que vulgarisateur. Sa confiture n'était pourtant pas mauvaise. En avait-il manqué ou abusé ?

La métaphore du médicament et de la confiture est particulièrement intéressante lorsque l'on s'interroge sur le statut des passages scientifiques que l'on croise dans des textes de fiction. La littérature de vulgarisation scientifique a souvent été associée à la littérature de science-fiction. Baudouin Jurdant nous rappelle qu'il n'y a pas de différence formelle entre les passages scientifiques de Jules Verne et ceux de son contemporain Félix Le Dantec, auteur prolifique de science populaire (Jurdant, 1993, p. 366). Pourtant les deux genres ne doivent pas être lus de la même manière. En effet, il est attendu que le texte de vulgarisation énonce, et donc engage, des vérités scientifiques alors que le texte de science-fiction, parce que texte de fiction, ne fait que simuler cette scientificité. Baudouin Jurdant écrivait ailleurs : « Il semble en fait que la seule différence qui puisse permettre de distinguer vulgarisation et science-fiction soit que la première se donne explicitement le privilège d'apparaître comme n'étant pas de la fiction, même si cela se présente comme de la fiction » (Jurdant, 2009, p. 124). Dès lors, le lecteur de science-*en*-fiction est confronté au dilemme suivant : comment lire les passages *scientifiques* des textes dits de fiction, fussent-t-ils de science-fiction ? S'il ne s'agit pas de science, même si ça y ressemble, qu'est-ce donc ? De la fiction, naturellement.

Mais cela ne suffit pas à dissiper entièrement l'inconfort du lecteur. Car il faut bien reconnaître aux auteurs de fiction, en particulier les auteurs de science-fiction, une créativité scientifique authentique. Mais à quoi sert-elle donc ? Baudouin Jurdant parlait de « procédé *vraisemblabilisant* » (*ibid*, p. 125). Examinons un instant le magnifique roman de Jules Verne, *Le Tour du Monde en 80 Jours* (1872). On y découvre les aventures de Phileas Fogg traversant le globe à toute vitesse grâce aux nouvelles technologies de transport et de communication. Si le roman offre un récit d'aventures crédible, c'est que les développements scientifiques et techniques rendent le tour du monde en 80 jours vraisemblable. En cela, nous assistons à une inversion des rôles : la technoscience sert de confiture pour faire avaler le médicament, ici un récit à première vue invraisemblable, comme le pensèrent les rivaux de Fogg qui parièrent sur son échec (Moktefi 2017).

Baudouin Jurdant nous invite également à considérer un autre genre littéraire : l'autobiographie (Jurdant, 1993, p. 367). Cela peut surprendre de prime abord mais l'argument a ses forces. Comme l'autobiographie centrée sur le sujet, la vulgarisation scientifique est centrée sur la Science qui se raconte par la voix de ceux qui la font. On pourrait penser que cette activité permettrait à la Science de se donner à voir et à se faire connaître. Mais Jurdant observe que les textes de Science sont fort jargonneux et, comme tels, restent peu accessibles au profane. Ce ne serait donc pas tant la mise en public des savoirs qui serait visée mais la construction d'une identité propre.

Le procédé est bien connu des philosophes ayant discuté le problème de l'identité personnelle. Si l'on n'adhère pas à la thèse d'une simple continuité biologique, il devient souhaitable de penser l'identité sous des traits informationnels (Floridi, 2011). Ainsi, notre identité se construirait grâce à la constitution d'un récit dont la continuité dans le temps nous permet de nous assurer que nous restons bien la même personne.

Rappelons–nous comment Alice, confuse et perdue au pays des merveilles, essaye de se remémorer ses tables de multiplication pour s'assurer qu'il s'agit bien d'elle-même. Bien sûr, il faut aussi s'assurer d'une continuité synchronique pour attester de notre unité malgré des apparences contraires. Ainsi, malgré les affirmations répétées de Dodgson, niant tout lien avec Carroll, la biographie que lui consacre son neveu, l'année même de sa mort (1898), révéla au monde que les deux n'étaient qu'un (Moktefi, 2019). A vrai dire, des récits différents peuvent co-exister : nous ne sommes pas la même personne pour les autres puisque ces derniers construisent des récits de nous-mêmes qui sont différents de nos récits propres. Ce procédé peut être pensé à des niveaux plus complexes : ainsi, l'identité d'un pays peut être construite, maintenue et développée à travers des récits d'histoire dite « officielle », transmis à travers des manuels scolaires. De la même manière, des institutions ou des disciplines scientifiques se construisent également un « passé » qui permet de construire l'identité de l'institution ou de la discipline, respectivement. Ces récits sont appris, repris et révisés lors de diverses occasions, anniversaires, cérémonies, etc.

Ce que nous avons décrit à l'échelle d'un individu, d'une institution ou d'une discipline scientifique est généralisé par Baudouin Jurdant à l'échelle de la science entière. La vulgarisation scientifique serait l'autobiographie de la Science, à travers laquelle celle-ci se construit son identité. Il est bien sûr difficile de distinguer précisément l'autobiographique du biographique puisque cela requiert une définition préalable de celui qui se raconte. Or c'est celui-là même que le récit essaye de définir. Il est donc par nature mouvant, imparfait, voire contradictoire. Nous ne nous reconnaissons pas nécessairement en relisant nos journaux de jeunesse. Nous nous disons que nous ne sommes plus tout à fait la même personne. Mais le journal est là pour nous rappeler cette continuité mal assumée.

On peut s'interroger sur ce qui permet la continuité de cette identité de la science à travers la variété des écrits et à travers le temps. Baudouin Jurdant offre une réponse ingénieuse : le jargon scientifique, omniprésent et redondant dans les textes de science (Jurdant, 1993, p. 368-369). Ce jargon permettrait ainsi à un lecteur de reconnaître des textes scientifiques séparés par l'espace et par le temps comme appartenant au même genre littéraire. À vrai dire, l'argument peut être généralisé à d'autres discours. A titre d'exemple, on peut penser qu'un jargon spécifique permettrait de reconnaître une continuité entre les textes dits religieux. Cela pose un problème épineux : si le discours de la science permet de la *distinguer* des autres genres, cela ne semble pas suffire pour la définir. Ainsi, un lecteur faisant face à un texte scientifique, et sachant en identifier le jargon, saurait en reconnaître la scientificité mais ne saurait ce que cela signifie. Comme on saurait distinguer une boite de médicament et un pot de confiture sur des étagères de supermarché à la simple lecture de leurs étiquettes, sans vraiment savoir ce dont il s'agit et ce qui les différencie.

Références

Floridi, L. (2011), « The informational nature of personal identity », *Minds & Machines*, vol. 21, p. 549-566

Jurdant, B. (1993), « Popularization of science as the autobiography of science », *Public Understanding of Science*, vol. 2, p. 365-373

Jurdant, B. (2009), *Les Problèmes Théoriques de la Vulgarisation Scientifique*, Paris : Éditions des archives contemporaines.

Moktefi, A. (2015), « On the social utility of symbolic logic : Lewis Carroll against 'The Logicians' », *Studia Metodologiczne*, vol. 35p. 133-150

Moktefi, A. (2017), « Fictional technologies », *in* D. Kuznetsov *et al.* (dirs.), *Contours of the Future*, Saint Petersburg : Asterion, p. 376-379.

Moktefi, A. (2019), « Is it disgraceful to present a book of mathematics to a Queen ? », *The Mathematical Intelligencer*, vol. 41, no 1, p. 42-50

Pietarinen, A.-V., et F. Bellucci (2016), « Habits of reasoning : on the grammar and critics of logical habits », *in* D. E. West et M. Anderson (dirs.), *Consensus on Peirce's Concept of Habit*, Cham : Springer, p. 265–282.